



**HAL**  
open science

# La catastrophe dans les gazettes du XVIIIe siècle : un art du chaos

Anne-Marie Mercier-Faivre

► **To cite this version:**

Anne-Marie Mercier-Faivre. La catastrophe dans les gazettes du XVIIIe siècle : un art du chaos. Penser la catastrophe à l'âge classique : modèles et théories (vol. 2), A paraître. hal-02006780

**HAL Id: hal-02006780**

**<https://hal.science/hal-02006780v1>**

Submitted on 4 Feb 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## *La catastrophe dans les gazettes du 18<sup>e</sup> siècle : un art du chaos*

« [...] il paraît par cette lettre qu'on a trop exagéré les désastres causés par ce funeste accident, et qu'ensuite on en a trop diminué les horreurs »  
(*Gazette d'Amsterdam*, 28 mars 1783).

Lors du colloque de Lyon de janvier 2005, consacré à la catastrophe au 18<sup>e</sup> siècle, nous avons choisi de prendre le mot *catastrophe* dans son sens moderne en limitant son champ à celui des catastrophes naturelles (épidémies, tremblements de terre, inondations, etc.). Dans le livre tiré de ce colloque (*L'Invention de la catastrophe au 18<sup>e</sup> siècle : du châtement divin au désastre naturel*<sup>1</sup>), une section importante est consacrée à la presse, sujet étudié depuis longtemps par le groupe qui était à l'origine de ce colloque, le groupe d'études du 18<sup>e</sup> siècle de Lyon (partie constitutive de l'UMR LIRE<sup>2</sup>, CNRS-Lyon2). Ce travail a montré, de 1720 (peste de Marseille) à 1783 (tremblement de terre de Calabre) en passant par 1755 (tremblement de terre de Lisbonne), un intérêt croissant de la presse pour ces événements et un traitement médiatique qui annonce de plus en plus le journalisme moderne, fasciné par les catastrophes.

Je m'intéresserai ici à cette naissance d'un journalisme catastrophiste dans les gazettes (journaux d'informations politiques) de langue française, en la croisant avec la problématique proposée par Benoît de Baere sur la question des genres narratifs utilisés par les textes qui rendent compte de ce type d'événement. Cette enquête part donc de l'hypothèse qu'on peut trouver dans la presse des textes organisés par des genres codifiés, et peut-être assister à l'émergence de nouveaux genres. L'exploration de cet « art du chaos » se fera en deux parties ; la première explorera en quoi l'annonce de ce type de faits relève du chaos. La deuxième montrera comment une élaboration consciente et même esthétisante tente de mettre un peu d'ordre dans ce désordre. Expliquer, annoncer, faire voir, sont les trois postures que l'on peut y voir à l'œuvre, la dernière étant la plus féconde en innovations.

### *Chaos*

La catastrophe est dans la presse un événement chaotique à plusieurs titres. Tout d'abord, cet événement introduit lui-même du chaos : dans la nature et dans la société, mais

---

<sup>1</sup> Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas (dir.), *L'Invention de la catastrophe au XVIII<sup>e</sup> siècle : du châtement divin au désastre naturel*, Genève, Droz, 2008.

<sup>2</sup> Intégrée depuis à l'IHRIM.

aussi dans les systèmes de communication. Jean Sgard et Anne Saada<sup>3</sup> ont montré que l'un des premiers signes du tremblement de terre de Lisbonne a été l'absence de nouvelles. Lors d'une catastrophe, l'information circule mal, ce qui alimente les rumeurs, les nouvelles contradictoires, les démentis. Ensuite, cet événement, par son caractère exceptionnel et monstrueux, est difficile à définir (c'est notamment le cas de l'épidémie de peste). La presse peine à le quantifier et hésite entre deux postures, l'affolement et la dénégation. Enfin, c'est un événement qui suscite des discours de différents types : quantitatif, descriptif, scientifique, politique, économique mais aussi émotionnel. La question se pose alors pour la presse de savoir comment unir ces dimensions – à condition d'accepter qu'elles aient leur place dans un journal d'informations essentiellement politiques.

Si l'on prend le cas de la peste de Marseille, on observe dans la presse, une impossibilité à décrire aussi bien l'ampleur de la catastrophe que ses causes et ses conséquences. Cela peut s'observer de façon variable selon les périodiques (c'est ce que montrent Denis Reynaud et Samy Ben Messaoud dans *L'Invention de la catastrophe*), cette difficulté pouvant venir d'un choix délibéré, politique ou économique, ou d'une certaine idée que l'on se fait de la fonction de la gazette. La catastrophe n'aurait pas sa place dans un journal d'information politiques : le mot *peste* n'est présent que par la négative dans la *Gazette de France* et celle-ci ne donne jamais le nombre de morts, se contentant de dire que l'épidémie redouble ou diminue et rapportant essentiellement les mesures prises pour lutter contre le fléau. Si la *Gazette d'Amsterdam* lâche le mot *peste* dès les premières annonces, elle le nie ensuite et tend à minimiser l'ampleur de la catastrophe, pour donner tardivement le chiffre de 25 000 morts. Au contraire, la *Gazette de Leyde*, qui n'est à cette époque pas diffusée en France (et n'a donc pas à se soucier de la censure), donne des nouvelles plus complètes et plus précises et des chiffres plus importants (70 à 80 000 – rappelons qu'au total, on a compté 120 000 morts lors de cette épidémie).

Si l'on s'en tient à la seule *Gazette d'Amsterdam*, on observe que les lecteurs ne peuvent qu'être perplexes devant les quelques rares détails proposés au milieu d'annonces floues. Une lettre de Lyon datée du 25 août 1720 décrit le mal ainsi :

le mal commence d'ordinaire par un mal de tête, qui est suivi d'une fièvre ardente, et puis il survient des syncopes qui emportent le malade. Quelques-uns des cadavres sont remplis de vers, plusieurs sont chargés de taches noires, et d'autres marques de ce venin. On assure qu'il est venu une lettre de Marseille [...] qui porte que [les médecins de Montpellier arrivés le 13] doivent déclarer qu'il n'y a aucune peste, mais seulement une fièvre contagieuse.

Ce discours médical rassurant (« seulement une fièvre ») est suivi immédiatement d'une annonce de police qui le contredit : « Cependant, notre Magistrat a résolu de redoubler

---

<sup>3</sup> Jean Sgard et Anne Saada, « Tremblements dans la presse », in Théodore E. Braun et John B. Radner, *The Lisbon earthquake of 1755. Representations and reactions*, SVEC 2005 / 02, Voltaire Foundation, Oxford, 2005, p. 209-10.

sa vigilance et ses précautions pour couper toute communication avec ce pays là, et même la correspondance des lettres ». Décision suivie par les provinces du Dauphiné, du Languedoc, par le Piémont et la Savoie et même Genève (*GA*, 6/9). Dans la *Gazette d'Amsterdam* de 1720, la catastrophe est essentiellement économique et non sanitaire ou humaine.

Ce n'est que le 15 octobre que l'on peut lire dans la même gazette une relation complète et chronologiquement ordonnée des événements, dans un long extrait d'une lettre de Marseille (deux pages, ce qui est assez exceptionnel pour une lettre particulière, dans cette gazette et à cette époque), datée du 13 septembre. On pourrait s'attendre à ce que les lecteurs soient enfin fixés : on y relate l'arrivée du navire responsable de l'épidémie, les débuts de la maladie parmi les portefaix qui se sont chargés du déchargement de la cargaison, puis son développement dans un quartier pauvre de la ville qui provoque une déclaration de peste par les médecins, repoussée par les échevins. Ceux-ci traitent les médecins de « visionnaires parce que l'on crut que ce n'était que des fièvres qu'on appelle *putrides*, qui n'avaient attaqué que de pauvres gens qui avoient mangé beaucoup de fruits ». La deuxième étape commence avec la propagation de la maladie et l'inquiétude des autorités de la ville et de la province « entendant tous les jours des relations différentes de ce mal » et l'envoi d'une délégation de leurs médecins avec ceux de la ville. Ils écrivent un rapport qui les incite à prendre des précautions draconiennes. La troisième étape marque l'organisation de la lutte contre la maladie : réquisition d'hôpitaux puis d'autres bâtiments, emploi de forçats pour enlever les morts, désertion des médecins de Montpellier qui ne peuvent que constater l'ampleur du mal et s'en vont sans « avoir laissé le moindre avis sur ce qu'il y avoit à observer pour traiter cette terrible maladie, ce qui étonna tout le monde ». L'état de la ville présenté dans ce texte est proprement catastrophique :

Le pire de tout cela, c'est que les morts ne peuvent plus être enterrez, et qu'ils restent plusieurs jours, ou dans leurs maisons, ou au milieu des rues, les tombereaux qui étoient destinés à les enterrer ne pouvant plus suffire [...] il y a encore plus de trois mille morts dans les rues, qui rendent une odeur insupportable, et que l'on enterre journellement. [...] Cette grande Ville, qui étoit il n'y a que trois mois si superbe et si florissante, se trouve à présent remplie de consternation et d'effroi, et n'est qu'une vaste solitude. (*Gazette d'Amsterdam* (notée par la suite *GA*), 15/10/1720)

Cette longue lettre décrit ensuite la misère des habitants : manque d'eau, manque de vivres et cherté de ceux-ci et elle s'achève par un appel désespéré à son correspondant.

Le tableau semble donc complet.

Mais cette lettre est suivie immédiatement dans la gazette, à l'alinéa suivant, par une autre nouvelle, annonçant qu'« une autre lettre de Marseille du 15 septembre porte que la maladie commençait beaucoup à diminuer par les bons ordres qu'on avoit donnés en faisant entrer abondance de vivres ». Ces deux lignes, donnée sans commentaire, détruisent

totale­ment les deux pages qui précèdent, en substituant une note optimiste à la déclaration de désastre et en accré­ditant encore la thèse que ces fièvres sont dues à une malnutrition.

Ces quelques exemples sont une image de ce qu'on peut lire dans les nouvelles de la *Gazette d'Amsterdam* qui relatent l'épidémie de 1720. Elles se détruisent mutuellement. Toutes sont susceptibles de démentis immédiats. Ces phénomènes ont été analysés comme l'expression de points de vues contradictoires : ceux des négociants et des habitants qui souhaitent pouvoir rétablir au plus vite les communications contre les tenants des précautions, ceux des non contagionistes contre les contagionistes, ceux des partisans de la Bulle Unigenitus contre les appelants... Mais ils sont aussi le résultat d'un chaos dans la communication des informations et de l'absence d'un discours éditorial qui mettrait de l'unité dans ce désordre.

Ainsi, le chaos entraîné par la peste (mortalité effrayante, rupture des communications et du commerce, désordres, présence de la mort, du silence et de l'immobilité là où étaient autrefois la vie et l'activité) est redoublé dans certaines gazettes par un chaos journalistique. Ce pourrait être un premier état de la presse du 18<sup>e</sup> siècle face à la catastrophe : l'absence de discours éditorial laisse le lecteur dans l'incertitude et la catastrophe n'existe que par ses conséquences économiques ou idéologiques. La conclusion de Denis Reynaud et Samy Ben Messaoud annonce à travers la gazette de Leyde (*Nouvelles extraordinaires de dives endroits*, qui sera notée par la suite *GL*) la naissance d'un nouveau journalisme qui verra son essor dans la deuxième moitié du siècle :

La *Gazette de Leyde* consacre plus de place à l'épidémie, multiplie les sources et propose un tableau complet de la catastrophe dans son horreur quotidienne. La peste n'est plus vue seulement à travers le prisme des intérêts d'un lectorat commerçant, mais comme un événement intéressant par lui-même, un sujet à part entière. On assiste, semaine après semaine, à la rencontre d'un objet et d'une forme. Il s'agit de raconter une histoire, dotée d'un début, d'un milieu et d'une fin. Il s'agit d'émouvoir et de faire trembler. La catastrophe devient la matière même dont se nourrit la presse ; presque sa raison d'être.<sup>4</sup>

Lors d'un tremblement de terre, il y a peu d'hésitations sur la nature de l'événement catastrophique. Il est désigné comme tel assez rapidement, à travers les termes « affreuse catastrophe, terrible désastre, épouvantable fléau »... aussi bien lors du tremblement de terre de Lisbonne<sup>5</sup>, que lors de celui de Calabre<sup>6</sup> (dit un peu à tort « de Messine », Messine ayant été moins touchée).

---

<sup>4</sup> Denis Reynaud et Samy Ben Messaoud, « La gestion médiatique du désastre : la peste de Marseille, 1720 », dans : Anne-Marie Mercier-Faivre et Chantal Thomas (dir.), *L'invention de la catastrophe au 18<sup>e</sup> siècle siècle : du châ­time­ment divin au désastre naturel*, Droz (ouvr. cit., p. 199-206).

<sup>5</sup> Voir Hans-Jurgen Lüsebrink, « Le tremblement de terre de Lisbonne dans les périodiques français et allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans : Henri Duranton, Pierre Rétat (dir.), *Gazette et information politique sous l'Ancien Régime*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 303-311, p. 308-9.

<sup>6</sup> Cependant, « catastrophe » et « fléau » semblent plus fréquents dans le corpus que j'ai étudié pour mon chapitre dans *L'invention de la catastrophe* (*op. cit.*) que dans le relevé Hans-Jurgen Lüsebrink propose pour 1755 (voir *supra*, note précédente).

Pourtant, on assiste à la même panique médiatique. Les premières annonces du tremblement de terre de Calabre sont frappantes par leur flou. Par exemple celle-ci, reprise avec des variantes dans toutes les gazettes :

Naples, 17 fev. : Suivant les dernières lettres de Messine, on y avait ressenti le 5 de ce mois, à 19h du matin (suivant le cadran d'Italie) un violent tremblement de terre, dont plusieurs maisons, situées près de l'esplanade de l'hôpital, avaient été fortement endommagées. La nuit suivante à sept heures et un quart, le tremblement s'est manifesté de nouveau, avec tant de violence que les bâtiments déjà endommagés en furent entièrement détruits, ainsi que plusieurs autres édifices. (GA 7 Mars 1783)

Premiers constats, précision : la date, l'heure, les lieux touchés. Il semble que la destruction soit limitée à quelques bâtiments. Mais aussitôt, dès les lignes suivantes, le flou s'installe et l'idée de catastrophe se dessine et il semble alors que le brouillard qui s'élève le lendemain sur les côtes de Sicile soit le correspondant exact du brouillage de la rumeur :

Le capitaine d'un vaisseau qui vient d'apporter cette fâcheuse nouvelle, ne vit plus le lendemain, à la pointe du jour, la ville de Messine ; il n'aperçut qu'une nue des plus épaisses, et lorsqu'elle se fut dissipée, il vit que la citadelle était abîmée sous l'eau, et la ville dévorée par un gouffre de feu. [...] assure, qu'après ce désastre déplorable, il n'avait pas découvert âme qui vive, sur le rivage, excepté un prêtre, qui paraissait chercher une barque : Enfin, de cette ville superbe, on ne voyait d'autre vestige que le couvent des capucins, que son éloignement avait préservé de cette destruction totale. (GA 7 Mars 1783)

Ici, il s'agit de la *Gazette d'Amsterdam*, les autres sont plus circonspectes et attendent une confirmation. On constate sur cette première annonce une méfiance de certaines gazettes (Leyde, Cologne, *Courrier du Bas Rhin*) qui livrent la nouvelle tout en disant qu'on en attend confirmation, ou qui émettent des doutes sur son origine (pour la *Gazette de Leyde*, la nouvelle, n'est « fondée que sur un rapport de mer, peut être fort exagéré »<sup>7</sup>). D'autres (*Gazette d'Amsterdam*, *Gazette de France*) restent plus naïves.

Comme pour la peste, les nouvelles fiables manquent. Ce n'est plus le fait du blocus de la ville, mais d'une panne causée par un désordre général, : on retrouve les phénomènes que Jean Sgard et Anne Saada ont relevé dans le traitement du tremblement de terre de Lisbonne. On évoque aussi une paralysie possible des scripteurs, déjà mentionnée en 1755<sup>8</sup>. En 1783, les nouvelles arrivent plus vite et l'on a relativement rapidement des relations complètes, de longues lettres. Le *Courrier du Bas-Rhin* (qui sera noté *CBR*) donne le 29 mars le témoignage d'un religieux qui se trouvait à Messine (cette lettre est écrite le 10 février de Syracuse, soit la distance de cinq jours et 160 km de la catastrophe). Tout en donnant de nombreux détails, il affirme une autre impossibilité : il évoque « l'horreur de ce spectacle, que le langage humain est trop foible pour décrire ». D'autres auteurs de lettres forment cette difficulté : « Je vous écris sans savoir ce que je fais, hier au soir à une heure et demi nous

<sup>7</sup> *Gazette de Leyde*, 11/3/1783.

<sup>8</sup> « La terreur et la désolation étoient si grandes parmi ceux qui ont échappé à la ruine de la ville, que la plupart ne se sont pas trouvés même en état de tracer sur le papier une peinture fidèle de leur propre malheur » *GA*, 9/12/55 (de Madrid, 18 novembre).

ressentîmes ici un tremblement si violent que nous crûmes toucher à notre dernière heure. [...] Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage par la présente » (*Gazette de Cologne* (qui sera notée *GC*) 25 avril 1783, lettre des baraques de Rogliano). Enfin, les journalistes insistent aussi sur l'impossibilité générale à représenter la catastrophe dans toute sa vérité : « On n'essaiera point de faire un tableau de la situation de [Reggio] ni de celle de Messine. Les gazettes en parleront assez ; mais quelque horrible que soit celui qu'elles présenteront, il sera toujours au-dessous de la vérité » (*Courrier du Bas-Rhin* (qui sera noté *CBR*) 21/5/1783).

La confusion est aussi due à l'incertitude quant à la véracité des nouvelles et quant au nombre de morts. Je passerai rapidement sur ces points car je les ai étudiés dans le livre *L'Invention de la catastrophe*. Sans doute l'expérience du chiffre initial de victimes (100 000) donné pour Lisbonne puis démenti<sup>9</sup> est resté dans la mémoire de certains. Les premières estimations du désastre de Calabre donnent le même chiffre, symbolique semble-t-il de 100 000 morts (*CBR* 26 mars). Le décompte des victimes<sup>10</sup> montre la prudence de la *Gazette de Cologne*, et l'imprudence de celle d'Amsterdam qui s'empare des chiffres les plus alarmants. La *Gazette de Leyde* est celle qui effectue les corrections les plus rapides. Vers le mois d'avril la plupart des gazettes donnent le chiffre de 60 000 morts.

D'une livraison à l'autre on apprend que Messine est entièrement détruite, puis qu'elle a subi peu de dégâts, le problème se déplace sur les bourgs de Calabre, affirmés comme rayés de la carte puis toujours debout (à quelques exceptions près) mais endommagés. Ces rumeurs démenties se répètent à chaque réplique violente (5 février, 1<sup>er</sup> mars, 4 mars, 28 mars, 10 mai 1783), les mêmes noms de villages apparaissent comme cette fois définitivement disparus. On imagine que pour le lecteur la confusion est à son comble jusqu'aux environs du mois d'avril. C'est peut-être une des raisons de la lassitude des nouvellistes quant à cet événement qu'ils abandonnent avant son achèvement total (l'autre raison étant les bruits de guerre entre la Porte et le Russie et les batailles navales au large de l'Inde entre la France et l'Angleterre). Le tableau final donné par la lecture des gazettes est beaucoup moins catastrophique que celui que fera Dolomieu qui se rend sur place peu après.

Il faut s'arrêter un instant sur une remarque données par La *Gazette d'Amsterdam*, et par elle seule (sur les quatre dépouillées pour cet événement (*Amsterdam Leyde, Cologne Bas-Rhin, Avignon*) : « il paraît par cette lettre [du commissaire envoyé à Messine et en Calabre], qu'on a trop exagéré les désastres causés par ce funeste accident, et qu'ensuite on en a trop diminué les horreurs » (*GA* 28/3/1783). Cette remarque peut être un argument *pro*

<sup>9</sup> Encore estimé en 1783 à 45000 (*GC* 30/5 sup).

<sup>10</sup> 1<sup>er</sup> état du nombre des victimes à Messine : *GC* : 15000 (3 / 3), *CBR* 20 à 25000 (8 / 3), *GA* 27000 (11 / 3), *GL* 20 à 27000 (11 / 3). 1<sup>ers</sup> démentis : *GC* : 7 à 900 (11 / 3), 400 le 24 / 3 pour Messine, *CBR* 15000 (12 / 3), *GL* 12000 (14 / 3) puis 7 à 900 le 18 / 3 ; dans la même livraison, le témoignage qui évoque les 100000 morts au total est présenté comme une probable exagération.

*domo* d'un journal qui a transmis sans distance beaucoup de nouvelles catastrophistes. Mais on peut aussi y voir une interrogation fondamentale : comment faire comprendre l'ampleur d'une catastrophe sans s'en tenir au simple décompte des pertes ? Le décompte est difficile à faire et quand il est fait, il ne touche pas assez les affects des lecteurs : l'événement rentre alors dans le rang des nouvelles ordinaires, celui des pertes et profits.

### *Expliquer : temps et espace de la science*

Cela conduit à la question de l'« art » d'organiser le chaos, art qui permet d'en donner toute la démesure. Plusieurs stratégies sont menées par les gazettes, qui mêlent plusieurs types de discours et produisent des textes hybrides où science, constat et décisions politiques se côtoient, comme c'était le cas lors de l'épidémie de peste. Dans ces discours mêlés on trouve des tentatives d'explication et de mise en série du phénomène. Ainsi, une lettre de Naples parue dans la *Gazette de Leyde* donne dans un certain désordre des nouvelles (« les secousses, qu'on y éprouva le 1<sup>er</sup> de ce mois... »), des remarques climatologiques à propos des pluies lors des mois qui ont précédé le tremblement de terre, le changement opéré dans le relief de certaines zones, et les caractéristiques de ce tremblement de terre (« On a remarqué aussi que le balancement... »). Enfin, une conclusion qui mène vers des perspectives politiques, comme c'est souvent le cas.

Des nouvelles reçues le 14 de la Calabre rapportent, que la Terre non seulement ne s'y raffermir point, mais que les secousses, qu'on y éprouva le 1<sup>er</sup> de ce mois, furent encore plus fortes que les précédentes ; et qu'elles y ont bouleversé la surface du pays à le rendre méconnaissable. On a fait la remarque que, quatre mois avant ces Tremblemens, il avoit plu continuellement, sans que les eaux eussent produit de débordement, ni délayé la Terre, devenue spongieuse et absorbante. On assure que deux lacs, qui sont à la pointe du Phare en Sicile, s'étoient desséchés la veille du Tremblement de terre. On a remarqué aussi que le balancement se faisoit dans tous les sens ; qu'il y avoit des secousses horizontales, concentriques, excentriques et verticales, et que les effets de ces dernières étoient les plus funestes. Ces secousses, beaucoup plus fortes que celles que l'on éprouva à Lisbonne, dont le tremblement se répercuta alors d'un bout de l'Europe à l'autre, ont cependant été presque insensibles au-delà et en-deça de la Calabre. Cet ébranlement presque local pourroit faire croire que la cause en est plus superficielle, et par cette raison les effets plus évidens et plus sensibles, puisque les Maisons se sont enfoncées au lieu de s'écrouler ; des Montagnes ont changé de place, des Vallées se sont aplanies et qu'il s'est formé des éminences au milieu des Plaines. A travers ces bouleversemens, les eaux, jusqu'à ce qu'elles aient repris un cours fixe, produisent chaque jour de funestes phénomènes : des troupeaux entiers ont disparu dans des fondrières, où, quelques jours avant, ils avoient été paître. Chaque semaine apporte des nouveautés ; et, lorsque la combustion physique aura cessé, il en restera une bien difficile à débrouiller dans les intérêts des Habitans, et dans le nouveau système que l'on voudra donner au Gouvernement de ce pays : c'est ce qui fait actuellement l'objet des soins du Conseil. (*GL*, 18/4/83, extrait d'une lettre de Naples du 25 mars)

Ce texte offre peu de lisibilité tant il mêle des choses différentes et passe rapidement d'un sujet à l'autre, souvent de façon parataxique. Il donne cependant l'image d'une tentative pour mettre de l'ordre dans le chaos. Tout d'abord en le nommant et en le décrivant : on donne des signes redoublés et dispersés à plusieurs endroits du texte (lacs « asséchés », troupeaux entiers « disparus », montagnes qui se déplacent, des plaines qui se couvrent de



collines...). Mais aussi en tentant d'être exhaustif et de donner tous les éléments connus qui permettront d'y voir plus clair, et en rayonnant dans le temps et dans l'espace (Calabre, Lisbonne).

Certaines remarques de cette lettre placent l'événement dans une temporalité qui pourrait lui servir de cadre : ce qui s'est passé il y a quatre mois (les pluies) demeure inexplicable mais sera peut-être expliqué dans le futur par les savants qui liront les relations ; ce qui s'est passé à Lisbonne en 1755, qui était fort différent. Les modèles antérieurs n'expliquent pas le présent<sup>11</sup> mais l'encadrent et le placent dans une continuité. Ainsi, les descriptions du phénomène, tout comme les discours scientifiques qui apparaissent dans les Relations, évoquent les tremblements de terre précédents et tentent ainsi de rattacher l'événement à une rationalité (l'histoire des tremblements de terre). Celle-ci peut être affirmée comme rassurante (ainsi on lit dans la *Gazette de Cologne* : « en attendant cette relation authentique, on a ici la triste consolation de se rappeler que la Calabre a souvent éprouvé des désastres plus considérables » (GC 28/3/1783)), ou bien être plus problématique.

La relation de Torcia, bibliothécaire du roi, présente dans toutes les gazettes étudiées sous forme de feuilleton, débute ainsi : « les effets de ce tremblement de terre n'ont point d'exemple dans les Annales de l'Europe qui sont parvenues jusqu'à nous [...]. Ces effets sont si terribles qu'ils peuvent nous retracer l'image de la subversion douteuse des isles Atlantides, de la séparation des terres du détroit de Gibraltar, de celle de la Sicile du continent, dont on n'a pas de monument » (GA, 8/4/1783). Ici, l'histoire dans laquelle l'événement s'inscrit est plus large et déborde sur les Temps inconnus, mais on est malgré tout dans le cadre de l'Histoire de la terre. Ainsi, cet apparent désordre du texte n'est pas tel pour ses contemporains car il est à l'image d'une science en construction qui s'appuie sur des données de natures variées : Histoire, observation des sols, recueils de témoignage, observations météorologiques, théories scientifiques, tout cela formant un tout, les remarques d'ordre politique clôturant l'ensemble.

### *Annoncer : formes littéraires*

À cette organisation moderne, image d'une science qui se cherche, on peut ajouter d'autres modes d'ordonnement des textes, plus anciens. Quand on compare les récits relatant le tremblement de terre de Lisbonne et ceux qui s'écrivent en 1783, on est frappé par leur ressemblance de structure.

Nous avons appris avec toute la tristesse et la compassion dont l'Humanité est susceptible, les déplorables désastres arrivés à Lisbonne par le tremblement de terre du 1<sup>er</sup> de ce

---

<sup>11</sup> C'est ce que dit aussi le naturaliste Dolomieu (voir S. Messina, « un naturaliste face à la catastrophe », dans : A. M. Mercier-Faivre et Ch. Thomas (dir.), *L'Invention de la catastrophe*, op. cit.).

mois. Cette belle, riche et grande ville n'existe plus. D'horribles secousses, souvent réitérées pendant plus de 10 heures, en ont renversé les trois quarts, et des feux sortis de la terre entr'ouverte ont consumé le reste. On prétend que dans cette affreuse calamité il a péri près de cent mille personnes. La plupart de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper aux secousses meurtrières du tremblement et à la fureur de l'incendie qui l'a suivi errent maintenant à la campagne, exposez aux rigueurs de la saison, manquant de tout, et n'ayant d'autre ressource que la miséricorde de Dieu, la compassion de leur Souverain, et la charité des habitans du plat-pays. S. M. très fidèle partage tous leurs maux, avec la sensibilité d'un Père au milieu de sa famille désolée, et n'oublie rien pour les soulager. *GA* 28/11/1755 (suite des nouvelles de Paris du 21 novembre).

Si l'on décompose ce texte, on trouve :

- Une qualification de la nouvelle destinée à créer une empathie entre le narrateur, les victimes et lecteur premier et le lecteur second, celui du journal (« tristesse », « compassion », « déplorables »).
- Une affirmation définitive (« X n'est plus »)
- Un résumé des faits antérieurs et un bilan de la situation
- Une évocation de l'action bienfaisante du roi et l'espoir d'un soulagement.

Certaines évocations de 1783 suivent cet ordre, qui évoque celui de la composition courante de l'oraison funèbre. On commence par une annonce pathétique et l'on poursuit avec une formule définitive. « Madame est morte » correspondrait à « Lisbonne n'est plus » ou à « Messine n'est plus » (*GL* 29/4/1783), ou à une variante du même ordre (« Messine n'existe plus » *GA* 18/3/1783), ou encore à une formule plus étonnante : « pour tout dire en un mot : Messine n'est plus, &c. [*sic*] » (*GC* 25/4/1783 sup). Ici, le « &c. » remplace une longue évocation d'un décor de fin du monde, évocation que l'on trouve reproduite dans d'autres gazettes<sup>12</sup>. Ce « &c. » me semble marquer l'aspect stéréotypé de l'image de la destruction et sans doute aussi un refus du journaliste de reproduire celui-ci, peut-être une méfiance : une ville meurt moins facilement qu'une personne.

Suit une description rapide des faits qui accumule les formules définitives et les adjectifs, des lamentations sur le sort misérable de l'homme livré à sa condition. La formule « habitans qui errent dans les campagnes, sans habillement, sans habitation et sans pain », et « livrés aux rigueurs de la saison » revient quasiment mot pour mot, aussi bien à propos de Lisbonne que de Messine. Dans l'extrait de la *Gazette de Cologne* cité plus haut (Messine n'est plus, &c), un autre &c est consacré à ce cliché<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> On trouve dans le *CBR* le même extrait tiré de la même lettre, « Messine n'est plus, &c » étant remplacé par deux phrases amples : « Cette dernière secousse a tellement achevé de renverser ce qui s'élevait encore au-dessus de la surface de la terre à Messine que l'on ne voit plus de traces des édifices qui composaient cette ville. C'est un amas de décombres sur lesquels les tremblements de terre n'ont plus de prise que pour les agiter et les rouler d'une place à l'autre » (30/4/1783).

<sup>13</sup> *GC* 25/3/1783 sup : « Messine n'est plus, &c, ceux qui ont échappé au désastre sont exposés aux vents, aux pluies, à toute la rigueur de la saison, sous des cabanes construites à la hâte &c. » Le deuxième &c est lui aussi le fait du journaliste. Il recouvre le développement stéréotypé que tout lecteur de gazettes peut deviner, mais masque aussi les marques de l'énonciation. On trouve dans le *CBR* du 30/4/1783, à la place de ce deuxième &c. et de ce qui précède : « A l'horreur de notre situation, ne voyant point arriver le terme de nos alarmes journalières, se joignent les incommodités de demeures construites à la hâte où nous ne sommes pont à l'abri des injures de l'air ».

Le texte s'achève par une évocation des réactions du roi<sup>14</sup> et des mesures prises ou par un appel à celles-ci qui correspondraient, dans une oraison funèbre, à l'appel à la clémence divine et à la charité chrétienne de tous.

La lettre du Sénat de Messine est ainsi très proche dans sa composition de celle qui annonçait le désastre de Lisbonne que l'on a citée plus haut.

Le spectacle funeste et tragique qui a commencé le 5 du courant à la 18<sup>e</sup> heure et demie et qui a continué jusqu'au moment que le Sénat, les larmes aux yeux, envoie la relation directement à votre Majesté et sans lui faire ses représentations par l'organe de son Exc. le Vice-Roi, comme il est d'usage, ne pourra manquer d'affliger au dernier point l'Auguste personne de votre Majesté, puisque par une disposition de la Providence divine cette malheureuse ville a été réduite en un monceau de pierres, à la suite des tremblements horribles et inouïs qui commencèrent aux jours et heures susdits, et qui continuent encore de quart d'heure en quart d'heure: tous les édifices sans exception en ont été abattus, anéantis, détruits [...]. Les cris, les soupirs, les gémissements, dont retentissaient tous les environs, ajoutaient d'autant plus à la désolation que l'on ne pouvait mutuellement se soulager [...] A tant de désastres compliqués, il s'en est joint d'autres, sire, dont il n'y a pas de plume qui puisse tracer le tableau [...] Il n'y a que le bras puissant de votre majesté qui puisse remédier aux suites de tant de malheurs en donnant une nouvelle vie à cette cité.

Cette fonction de « consolation » de la gazette » se lit aussi sur l'ensemble des nouvelles. On pourrait dire que cette organisation textuelle de la déploration dirige aussi l'ensemble du traitement de la nouvelle, la microstructure renvoyant à la macrostructure comme dans une image de fractale : annonce de l'inquiétude, affolement devant l'ampleur de la catastrophe lorsque les premières nouvelles arrivent, démentis plus rassurants, tableaux de la situation, bilans, actions des autorités et retour du « bon ordre ». Lors du désastre de Lisbonne, les lettres de l'ambassadeur de France, le comte de Baschy, et de sa femme, avaient la même volonté d'exhiber l'ordre retrouvé<sup>15</sup>. A la fin de l'événement, les victimes et les villages détruits figurent sous la forme de liste, de chiffres et passent ainsi dans la rubrique des pertes comme c'est le cas après une bataille.

L'événement a perdu sa nature catastrophique et se range dans l'ordre du monde. Enfin, l'événement est clos<sup>16</sup> par des remarques satisfaites, comme si rien ne s'était passé, ou

<sup>14</sup> Une des premières relations développées de la *Gazette de Leyde* suit le même mouvement, tout en étant plus circonspecte et moins marquée par une tonalité religieuse : « une catastrophe affreuse que la ville de Messine avait essuyé [...] cependant, il paraît que le désastre n'est pas aussi général qu'on l'avait d'abord assuré [...] Quelque affligeantes que soient les nouvelles de la Sicile, celles que l'on a reçues par plusieurs exprès, arrivés le 15 de la Calabre ultérieure, le sont encore davantage [...] description des mouvements et des heures, évaluation des dégâts, liste des personnes de rang qui ont péri, des pertes matérielles, en différents lieux ; le roi, qui était à la chasse, lorsqu'il apprit le récit de cette affreuse catastrophe... » [mesures prises, suspension des spectacles et prières publiques à Naples]. (*GL* 14/3/1783)

<sup>15</sup> *GA* 12/12/1755, d'Amsterdam, 11 décembre : lettre de la comtesse de Baschy ; *GA* 16/12/1755 lettre du comte de Baschy : « le mal n'est pas si grand qu'on l'avait fait. Lisbonne cependant n'en est pas moins détruite. Le Roi ayant monté à cheval avec ses courtisans a fait éteindre le feu. On a pendu 5 à 6 voleurs et incendiaires que S. M. avoit presque trouvez en flagrant délit. On en a brûlé un qui avoit volé un Ciboire et profané des hosties. On a fait des tentes pour mettre le peuple à couvert. Les Vivres ne manquent point. Ils sont même à un prix assez raisonnable et il y a défense de l'augmenter ».

<sup>16</sup> Il y a une rechute le 6 juin (Naples, le 20 mai 1783 : « le dernier courrier arrivé de la Calabre nous a apporté la triste nouvelle que le 10 de ce mois on y avoit encore ressenti un tremblement de terre des plus violents, qui avoit occasionné de nouveaux désastres dont on ne marque pas les détails [suit une description des signes annonciateurs et l'attente d'une éruption] ». C'est la dernière secousse de la presse, qui sans doute lassée de ces événements répétitifs (tant dans les faits que dans la formulation) se tourne vers d'autres craintes qui font écho à cet événement jugé clos puisqu'on n'en parle plus :

plutôt comme si la catastrophe avait été l'occasion d'une régénération. On lit au mois de mai 1783 dans la *Gazette de Cologne*, une de celles qui suit le plus longtemps les événements, que « Les lettres de Messine continuent aussi d'être fort consolantes, elles s'accordent toutes à nous assurer que les commotions qu'on y éprouvoit encore de tems en tems, étoient presque imperceptibles et que les habitans se trouvoient abondamment pourvus de tout (GC 16/5/1783, de Naples le 28 avril)<sup>17</sup>. Une semaine plus tard on lit que l'« on commence [...] à y perfectionner les baraques, qui semblent former une nouvelle ville, bien peuplée et pourvue abondamment de tout. (GC 20/5/1783 sup) ; trois jours plus tard, l'avenir est radieux : « les campagnes y promettent la récolte la plus abondante » (GC 23/5/1783, de Naples, 6 mai). La structure globale du récit de catastrophe montre que cet événement est l'occasion de célébrer la puissance de l'ordre et d'exalter la bienfaisance. C'est ce que montre Christophe Cave<sup>18</sup>, qui souligne le rôle croissant de la bienfaisance dans le récit de catastrophe : le journal est à la fois celui qui exhibe la bienveillance et celui qui la suscite et même l'organise (c'est le cas du *Journal de Paris*).

On trouve un autre mode du discours religieux, moins construit et moins rassurant, qui frappe sans doute autant ou davantage les imaginations. Si à aucun moment une interprétation religieuse des événements n'est donnée, de nombreux passages ancrent le récit dans des images mythiques de catastrophe comme le Déluge ou l'Apocalypse. On évoque la révolte des quatre éléments (GL 18/3/1783), des détails qui offrent « tous les signes de la colère divine » (GA 22/4/1783). Dans ce texte, repris par toutes les gazettes, on trouve un condensé de ces signes :

le cocher [...] fut spectateur de cet horrible désastre : collé contre un arbre, prêt à être englouti dans un gouffre qui s'ouvrit à peu de distance, de quelque côté qu'il tournât les yeux, il voyait les éléments conjurés abaisser les montagnes, déchirer les plaines, convertir les villes en tourbillons de fumée et de poussière » (GA 18 / 4)

Le mot « gouffre » (l'expression « gouffre de feu » est aussi fréquente) l'évocation des « éléments conjurés », les villes prises dans un tourbillon, tout cela a une allure de déjà vu tout en voulant se présenter comme inouï. La peinture des habitants errant nus<sup>19</sup> dans les campagnes » et celle de ceux qui sont engloutis à mi-corps dans les gouffres évoquent des représentations de jugement dernier : le mythe donne forme à la catastrophe. En effet, ce

---

brouillards roux (causés par l'éruption du Loki) que l'on met en parallèle avec les signes précurseurs du désastre de Calabre, tremblements de terre de Dijon, ou de Formose – très destructeur, contrairement au premier.

<sup>17</sup> Autres exemples de ce retour à la normale : les nouvelles émanant de Lisbonne, (datées du 19 novembre 1783), sont dites rassurantes « le nombre de morts n'est pas à beaucoup près aussi grand qu'on l'avait d'abord conjecturé. On n'apprend pas qu'il soit péri d'autres personnes de distinction que [...] Les Morts sont enterrés, les feux éteints, le roi a pris de bonnes mesures pour fournir au Peuple les vivres et les autres choses nécessaires ». GA 19/12/1783. Même scénario pour Messine : De Rome, le 3 mai : « les dernières lettres de Messine, en date du 19 avril, assurent que pendant 15 jours on n'y a reçu qu'une seule secousse, fort légère ».

<sup>18</sup> « Bienfaisance et discours de presse », dans : *L'invention de la catastrophe (op. cit.)*.

<sup>19</sup> On lit « sans vêtements » ou « sans habits » formulations ambiguës mais qui produisent un effet de sens.

tremblement de terre – comme la plupart de ceux qu’a subis l’Europe moderne – n’était pas un tremblement de terre de failles mais de glissements de terrains. Les scènes évoquées sont donc plus proches de constructions imaginaires que de témoignages fiables.

Plusieurs personnes ont été englouties par la terre qui s’ouvrait et se fermait, les unes à mi-corps, d’autres toutes entières. (GA 11 mars 1783)

On a reçu cette fâcheuse nouvelle par des personnes qui se sont sauvées par terre de la Calabre, et qui rapportent que la terre s’ouvrait par intervalle en plusieurs endroits, et qu’elle engloutissait des villages entiers avec leurs habitants, durant les quatre jours que les tremblements de terre ont duré, accompagnés de violents flux et reflux de la mer. [...] le peu d’habitans restés en vie, privés des leurs, de toute subsistance, d’habillemens, errent dans les campagnes dévastées où l’on ensevelit les corps des malheureux qui n’ont pas été dévorés par les flammes (GA 14/3/1783).

ceux qui ont échappé à ces divers dangers errent dans les champs, sans vivres, sans habits, sans ressources d’aucune espèce ; et les campagnes sont devenues des cimetières, où l’on enterre les cadavres dont elles sont couvertes (GL 14/3/1783).

Ces quelques lignes donnent ce que j’appelle des « vignettes », images rapides, très évocatrices, mais qui restent très générales et sont de l’ordre d’une esthétique ancienne de la catastrophe : celle-ci est typifiée par des images qui sont devenues des stéréotypes de la peinture religieuse ou d’histoire (Déluge, Apocalypse) : la nudité des survivants s’explique par un rapprochement avec les images traditionnelles du Jugement dernier où l’on voit les morts, nus, sortir de failles qui disolquent la terre. On peut aussi remarquer que l’usage du pluriel est permanent.

On constate un glissement de ces représentations vers des formes plus modernes à travers l’exemple d’un passage très proche de ceux qu’on vient de lire, mais qui passe du pluriel au singulier et se rapproche du style de l’anecdote. « On raconte ici qu’un homme presque englouti dans un gouffre qui s’étoit ouvert sous ses piés, s’est senti tout d’un coup repoussé par un autre choc qui lui sauva la vie » (GC 11/4/1783 sup). L’effet produit n’est pas le même : le regard se rapproche, le fait devient unique, donc représentable.

### *Faire voir : une esthétique du détail*

La nouveauté, déjà présente en 1755, est que la référence à l’apocalypse ou au déluge, c’est-à-dire au mythe, s’estompe, pour laisser place au témoignage et à l’expérience de l’extraordinaire. Jean Sgard et Anne Saada ont publié des extraits de lettres très proches du ton que l’on retrouve en 1783<sup>20</sup>. On passe d’une esthétique du général à une esthétique du particulier fondée sur la précision du détail et sur une modification du point de vue.

Toutes les gazettes relatent la mort du Prince de Scylla, qui s’est réfugié sur des barques avec ses gens pour échapper au tremblement de terre sans voir que la menace pouvait venir aussi de la mer : les barques ont été emportées et tous ont péri. Mais le *Courrier du Bas-Rhin* en donne un témoignage *a posteriori* beaucoup plus frappant.

<sup>20</sup> « Tremblements dans la presse », art. cité, p. 219-220.

Ce n'est pas en voulant se sauver dans un bateau que le Prince de Scylla a péri ; voici comment cet accident, beaucoup plus funeste qu'on ne l'a dit, a eu lieu. [le prince et les habitants de sa terre se réfugient dans des barques pour passer la nuit sur le rivage,] un des habitans ne se croiant pas assez en sûreté dans cet endroit, et averti comme par un pressentiment intérieur et secret, se lève pour s'éloigner de la mer. A peine a-t-il fait quelques centaines de pas, qu'il entend les cris plaintifs de plusieurs personnes. Il se retourne et voit la mer courroucée vomir ses flots bien avant sur le rivage. Il double le pas pour gagner une éminence qui étoit devant lui. Il y étoit à peine arrivé que la mer toujours plus agitée croissoit au point que les flots touchoient presque la cime du lieu où il s'étoit réfugié. Lorsque les eaux se furent retirées, cet homme visiblement prédestiné, descendit pour aller voir ce qu'étaient devenus ses compagnons ; mais hélas ! il ne vit plus que des cadavres flotter sur l'eau ou épars çà et là au bord de la mer. (CBR 19/3/1783, de Naples 25/2)

La focalisation à partir d'un personnage particulier (on entend les bruits, puis on découvre la scène en même temps que lui), le passage au présent de narration, tout cela en fait non plus une vignette mais un fait vécu. De nombreuses anecdotes mettent en scène des témoignages de survivants à travers des personnages précis et donnent des détails, des petits faits vrais qui « ne s'inventent pas ».

La femme de Joseph Messina a été sauvée, on pourrait dire par un moyen miraculeux : la felouque dans laquelle elle était avec toute sa famille, excepté son mari, pour lors absent, flottait au gré des vagues ; cette femme, dont la frayeur avait égaré le sentiment était sur le bord de la felouque près du rivage ; les branches d'un térébinthe que le vent abaissoit, la frappèrent au front ; elle tendit les bras et les saisit par un mouvement naturel ; sa fille saisit ses jupes, et les branches s'étant relevées, elles se trouverent à terre au moment où la felouque chavira, et que le reste de sa famille fut englouti. (GC, 11/4/1783 sup)

Cette petite nouvelle réaliste, avec sa focalisation sur certains éléments (ici la jupe et le térébinthe), ses explications sur l'arrière plan (l'absence du mari) et la justification du geste (« par un mouvement naturel ») tout cela crée une impression de réalité. Le dynamisme du récit est frappant, surtout dans la dernière phrase qui enchaîne des actions présentées comme logiquement imbriquées (« les branches s'étant relevées, elles se trouverent à terre au moment où la felouque chavira, et que le reste de sa famille fut englouti »). Le journaliste se fait illusionniste. Ainsi, la description de la catastrophe se transforme en scène vécue et se rapproche du roman ou de la nouvelle.

Enfin, à ces récits détaillés qui font sortir la catastrophe de l'abstraction (les chiffres) ou du mythe (Déluge et Apocalypse) s'ajoutent des passages qui semblent rattacher son traitement à un spectaculaire plus organisé, formalisé, celui du Théâtre et de l'opéra. La *Gazette de Leyde* fait le récit d'une panique à Messine provoquée par une voix qui crie dans la Citadelle :

[...] « sauvons nous, sauvons nous, ou nous sommes perdus : le magasin à poudre va prendre feu, et il n'y a point de ressource » [...]. La garnison de la forteresse et la garde même furent jetées dans la confusion et prirent la fuite, sans qu'on pût les arrêter, courant comme des forcenés par la ville et criant « sauvons nous, sauvons nous, ou nous sommes tous gens dévoués au trépas car le magasin à poudre va prendre feu dans l'instant ». (GL 9/5/1783)

Cette répétition de la même phrase, ces termes « nous sommes perdus, il n'y a point de ressources », ou « nous sommes tous gens dévoués au trépas » semblent sortis tout droit d'un livret d'opéra : répétition, variation du thème, chœurs, tout y est. De même, la scène

citée plus haut montrant un cocher qui voit s'ouvrir et se fermer la terre à ses pieds, « les éléments conjurés abaisser les montagnes, déchirer les plaines, convertir les villes en tourbillons de fumée et de poussière » (*GA* 18/4/1783) peut évoquer un décor à machine<sup>21</sup>.

Cette animation de l'événement se marque aussi par des paroles rapportées qui évoquent le théâtre. On fait parler le souverain en termes solennels et grandiloquents lorsqu'on rapporte que le roi de Naples a refusé d'obéir aux injonctions de ses sujets qui le priaient de s'éloigner du danger : « ce monarque a répondu que voulant partager le sort de son peuple, il s'ensevelirait avec lui sous les débris de sa Capitale plutôt que de l'abandonner un seul instant » (*GL*, 2/5/1783, de Paris, 28/4). Le *Courrier du Bas-Rhin*, citant comme les autres les propos touchants du roi, ajoute qu'« un Bourbon, un descendant de Henri IV devait se refuser à de pareilles instances » (7/5/1783). On peut voir ici, en plus d'une orientation politique de soutien aux Bourbons, une volonté de faire de la catastrophe une espèce de théâtre. Cette scène semble copiée sur le modèle des pièces en vogue à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, qui représentaient Henri IV<sup>22</sup> en souverain bienfaisant.

Drame enfin, ou tragédie, le récit de la mort de la marquise de Spadara. Il fait partie des dernières nouvelles que l'on a de cette catastrophe et est recopié fidèlement mot pour mot par toutes les gazettes, tant le texte est parfait. Cet événement est mis en valeur particulièrement par le *Courrier du Bas-Rhin* (5/4/1783), placé non dans les nouvelles de Rome mais dans celles de Clèves (datées du 5 avril). Le rédacteur l'introduit ainsi : « parmi les détails qui nous sont venus de Messine au sujet des tremblements de terre, on ne doit pas oublier de raconter la mort tragique de la marquise de Spadara, fille de M. Pierrefeu », etc. (*CBR* 5/4/1783). Voici la version qu'en donne la *Gazette de Cologne* :

Dans les détails qui nous sont venus de Messine, on raconte la mort cruelle de la marquise de Spadara, fille du sieur Pierrefeu, gentilhomme provençal. Cette dame au moment du tremblement de terre s'était évanouie, et avait été emportée par son époux, qui était parvenu à l'emporter jusqu'au port ; mais tandis qu'il faisait les dispositions pour embarquer, cette dame revenue à elle-même et s'apercevant que son fils n'était point avec elle, profita pour s'échapper du moment où son mari étoit trop occupé pour veiller sur elle : elle court à sa maison, qui n'étoit point encore tombée, elle monte et se saisit de son fils au berceau ; l'escalier croule devant ses pas et lui ferme la retraite ; elle fuit de chambre en chambre toujours poursuivie par les éboulements successifs, et elle arrive sur un balcon devenu son seul asile ; elle implore du secours en montrant son fils ; mais dans le désastre public, la pitié pour autrui se tait, et tremblant pour soi même, chacun ne voit que son propre danger, le feu prend au reste de la maison, et au milieu des flammes et des débris, cette malheureuse victime de l'amour maternel tombe écrasée, tenant encore dans ses bras l'objet de sa tendresse et la cause de sa mort. (*GC* 3/4, Naples, 14/3/1783)

Courte nouvelle, drame bourgeois dressant un portrait touchant de l'amour conjugal et de l'amour maternel, c'est aussi un récit plein de péripéties et de décors différents (le port,

<sup>21</sup> Merci à Eric Leveau qui m'a suggéré cet exemple et à Pierre Saby qui m'a proposé l'interprétation de l'exemple précédent.

<sup>22</sup> Dans les pièces citées par le site Cesar.org sous le nom de ce roi, on peut citer *Henri IV ou la bataille d'Ivry* publié et représenté pour la première fois en 1774 (drame, drame lyrique) de Barnabé Farmian Durosoy qui a connu 10 représentations entre 1774 et 1783 (et d'autres par la suite), dont deux à Paris et six à Bruxelles.

l'escalier, les chambres, le balcon. Le public passif nous renvoie à l'image du spectateur de théâtre, ou à celle du lecteur de gazettes.

Enfin, pour achever ce passage en revue des genre discursifs, on relève une véritable nouveauté par rapport au journalisme précédent (Jean Sgard a confirmé n'avoir pas trouvé la même chose à propos de Lisbonne, en 1755). Le parti pris de la particularisation et du détail permet de sortir de tous les modèles esthétiques précédents et d'entrer de façon nouvelle et très exceptionnelle dans une esthétique de l'horrible et du morbide, proche du voyeurisme. Seul le *Courrier du Bas-Rhin* indique à propos du Prince de Scylla que « le cadavre de cet infortuné fut rejeté depuis par la mer ; la tête en étoit arrachée » (*CBR* 12/4/1783). La *Gazette de Cologne* (18/4/1783) livre dans un supplément des détails sur la mort de l'autre personne célèbre de cette catastrophe, la princesse de Gérace-Grimaldi. On nous fait entrer dans l'intimité de ce personnage jusque dans ses derniers instants, chose que ne font pas les autres gazettes :

La princesse ne faisoit que de se lever et n'avoit mis qu'un bas, lorsque l'horrible secousse renversa sa maison. Son cadavre, qui étoit bien avant sous les ruines, n'a été déterré qu'au bout de trois jours ; il n'avoit pas de meurtrissures fort considérables, et par l'écume dont on a trouvé ses lèvres couvertes, on a lieu de conjecturer que le défaut absolu d'aliment a été la cause dernière de sa mort, et que peut-être on l'auroit sauvée, s'il n'y avoit pas eu une impossibilité absolue de lui porter de prompts secours. L'abbé Celestin Amendoli qui étoit venu dîner avec elle n'a pas encore été déterré. Deux palfreniers et la fille de la femme de chambre ont été tirés des décombres. Le cuisinier est descendu de sa loge de bois, où il se trouvoit lors de la première secousse, sans se faire de mal. Le cocher [etc.] (*GC* 18/4/1783)

Le témoignage du cocher, en revanche, se trouve partout, mais inséré dans la relation de Torcia. Cela signifie-t-il que les autres périodiques ne possédaient que cette relation ou bien qu'ils n'ont pas cru nécessaire ou décent de donner les autres détails ? il est difficile de le déterminer. Quelle que soit la réponse, on peut noter que si la première hypothèse est la bonne, aucun n'a jugé bon de recopier ce type d'information par la suite.

Le détail horrible n'est plus ici d'ordre général, informatif ou explicatif, comme c'était le cas dans la description des symptômes de la peste, il est une description de l'état précis d'un fragment de corps appartenant à un être humain particulier, nommé. A travers lui on tente de faire le récit impossible des derniers instants des victimes et de lire la violence du phénomène. En lui se focalise la nature scandaleuse de la catastrophe : elle est ressentie comme unique, inexplicable, sans signification ni justification. Elle terrifie et fascine. Mais en lui se niche aussi l'intérêt le plus basement matériel. Il s'agit de vendre et d'attirer le lecteur. L'horrible et le morbide deviennent des arguments de publiciste. Manzoni, dans la *Gazette de Cologne* a repris sans doute ce procédé chez son adversaire Linguet<sup>23</sup>, journaliste moderne et

<sup>23</sup> Jeremy D. Popkin souligne ce goût du morbide dans les écrits de Linguet dans « Social theory and gothic horror in the writings of Simon-Nicolas-Henri Linguet » dans : David Katz and Jonathan Israel (eds), *Sceptics, Millenarians and Jews*, Leiden, Brill, 1990, p. 275-287. Je remercie Denis Reynaud, qui m'a fourni cette information.



figure du penseur populiste qui aura un certain avenir. Ce style, réservé jusque là aux « Canards sanglants<sup>24</sup> », ancêtres de la presse populaire, s'insinue alors dans les journaux sérieux d'informations économiques et politiques. Cette intrusion signe le début d'une compromission entre information et émotion qui sera lourde de conséquences.

Si l'on reprend la remarque de la *Gazette d'Amsterdam* déjà citée, on voit se dessiner ces deux voies, ces deux choix antithétiques : « il paraît [...] qu'on a trop exagéré les désastres causés par ce funeste accident, et qu'ensuite on en a trop diminué les horreurs » (*GA* 28/3/1783). Faire l'état du désastre, après le premier temps d'émotion marqué par le brouillard de la rumeur, c'est avoir l'idée d'une information exacte, mais qui passe à côté de l'ampleur de l'événement. Mettre l'accent sur les horreurs fait du désastre une catastrophe, celle-ci ne dépendant pas de données quantitatives mais de réactions émotionnelles. La première voie, présente dans toutes les gazettes, cherche à mettre les événements en série, à faire du lien chronologique et géographique, à dresser des listes et chiffrer les pertes et se sert de la catastrophe pour mettre en valeur un discours d'ordre essentiellement politique qui passe par une forme proche d'un discours oratoire connu (l'oraison funèbre). L'apparent désordre de l'événement se résout alors dans un ordre supérieur, celui de la bonne marche du monde. Les gazettes plus récentes superposent à ce traitement de l'information un autre qui, sans lui être contradictoire, est parallèle : elles esthétisent le drame, le particularisent à travers des personnages. Cette fragmentation va même au-delà puisqu'elle va jusqu'au détail du corps, non seulement nommé, mais morcelé. Il n'y a plus ici de discours politique – le discours religieux a déjà été expulsé de la presse, cela a été montré en 1755 à propos de Lisbonne – mais un rapport de spectacularisation et de fascination : l'information est devenue proprement « catastrophiste ».

On peut voir dans cette évolution une pente aujourd'hui très visible dans nos grands médias d'information : le détail qui résume, la figure humaine qui attendrit, tout cela est devenu extrêmement banal. Un signe de l'importance de cette évolution et de l'emprise des médias sur nos sociétés peut aussi se lire dans le fait que ces choix en matière de représentation de l'événement gagnent d'autres sphères. Lorsque le président français élu en 2007 invite officiellement les victimes de drames et de catastrophes, prend publiquement leur parti sur le plan émotionnel et non pas légal (ou même en opposition à celui-ci, dans le cas des clauses d'irresponsabilité), ou encore adopte des postures en leur faveur difficilement

---

<sup>24</sup> C'est la belle expression utilisée par Maurice Lever pour le titre de son ouvrage, *Canards sanglants. Naissance du fait divers*, paru chez Fayard en 1993.

compatibles avec d'autres prises de position proprement politiques<sup>25</sup>, on voit que les stratégies médiatiques ont gagné le politique, ou du moins ce qui s'en affiche. Depuis quelques années, on parle beaucoup de *storytelling*, stratégie destinée à convaincre en narrant des histoires. Il est bien évident pour nous que le *storytelling* n'est pas nouveau, mais n'est qu'une extension de ce qui était déjà là et que les médias exploitent depuis longtemps. La nouveauté, ce n'est pas le *storytelling*. C'est, de façon globale, la récupération de certains procédés du discours médiatique catastrophiste par le discours politique – ou du moins par ce qui aujourd'hui en tient lieu.

Enfin, dans le domaine de l'image, les journaux à sensation utilisent depuis longtemps les ressorts de l'apitoiement et de l'horreur, tandis que certains internautes font circuler des images qui n'apportent aucune information mais suscitent l'horreur et ses dérivés : films de meurtres et d'exécutions, images de cadavres, fragments de corps morcelés... Tout cela pourrait évoquer les horreurs baroques, mais sans spiritualité et sans art. Cela pourrait aussi bien être digne du spectacle du Grand-Guignol d'autrefois. Mais autrefois c'était « pour rire » (et frémir aussi). Aujourd'hui, ces éléments se sont glissés à l'intérieur des circuits de l'information ; ils sont donc présentés comme « vrais » et possèdent tous les attributs et pouvoirs de la vérité. On se trouve donc devant un paradoxe que l'évolution de la presse du 18<sup>e</sup> siècle met en lumière. Cette évolution qui tend vers le particulier et le spectaculaire est née en grande partie du désir d'ajouter une dimension humaine à des informations qui jusque-là étaient essentiellement politiques et économiques. Mais cette recherche d'humanité conduit aujourd'hui paradoxalement à une déshumanisation et à une dépolitisation qui pourraient se révéler comme les vraies catastrophes culturelles de notre temps.

Anne-Marie Mercier-Faivre  
UMR LIRE (CNRS-Lyon2) / IHRIM  
Université Claude Bernard – Lyon1  
Université de Lyon

---

<sup>25</sup> Par exemple, sa rencontre avec H. Chavez, président du Venezuela, mal vu à Washington, à propos d'Ingrid Betancourt, franco-colombienne otage des FARC, s'inscrit en contradiction avec le réalignment de la France avec la politique étrangère des USA.